ÉDUCATION RÉCRÉATION

L'ÉTOILE DU SUD

LE PAYS DES DIAMANTS

PAR JULES VERNE

ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

VI

MŒURS DU CAMP

Ce sujet de conversation, on en conviendra, ne devait rien avoir d'agréable pour le jeune ingénieur. Il ne pouvait guère goûter de pareils renseignements sur l'honorabilité de l'homme qu'il persistait à considérer comme son futur beau-père. Aussi s'était-il bientôt habitué à regarder l'opinion de Jacobus Vandergaart sur l'affaire du Kopje comme une idée fixe de plaideur, dont il fallait beaucoup rabattre.

John Watkins, à qui il avait un jour touché deux mots de cette affaire, après avoir éclaté de rire pour toute réponse, s'était tapé le front de son doigt indicateur, en secouant la tête, comme pour dire que la raison du vieux Vandergaart déménageait de plus en plus !

N'était-il pas possible, en effet, que le vieillard, sous l'impression de la découverte de la mine diamantifère, se fût mis dans le cerveau, sans motifs suffisants, qu'elle était sa propriété ? Après tout, les tribunaux lui avaient absolument donné tort, et il paraissait bien peu vraisemblable que les juges n'eussent pas adopté la théorie la mieux justifiée. Voilà ce que se disait le jeune ingénieur pour s'excuser vis-à-vis de lui-même d'entretenir des relations avec John Watkins, après avoir appris ce que Jacobus Vandergaart pensait de lui.

Un autre voisin du camp, chez lequel Cyprien aimait aussi à entrer, à l'occasion, parce qu'il y retrouvait la vie du Boër dans toute sa couleur originale, était un fermier nommé Mathys Pretorius, bien connu de tous les mineurs du Griqualand.

Quoique à peine âgé d'une quarantaine d'années, Mathys Pretorius, lui aussi, avait longtemps erré dans le vaste bassin du fleuve Orange, avant de venir s'établir

Droits de traduction et de reproduction réservés.

dans ce pays. Mais cette existence nomade n'avait pas eu pour effet, comme pour le vieux Jacobus Vandergaart, de l'amaigrir et de l'irriter. Elle l'avait ahuri plutôt et engraissé à un tel point qu'il avait peine à marcher. On pouvait le comparer à un éléphant.

Presque toujours assis dans un immense fauteuil de bois, bâti spécialement pour donner place à ses formes majestueuses, Mathys Pretorius ne sortait qu'en voiture, dans une sorte de char à bancs d'osier attelé d'une gigantesque autruche. L'aisance avec laquelle l'échassier traînait après lui cette énorme masse était faite assurément pour donner une haute idée de sa force musculaire.

Mathys Pretorius venait habituellement au camp pour conclure avec les cantiniers quelque marché de légumes. Il y était très populaire, quoique, à la vérité, d'une popularité peu enviable, car elle était basée sur son extrême pusillanimité. Aussi, les mineurs prenaient-ils plaisir à lui faire des peurs affreuses, en lui disant mille folies.

Tantôt on lui annonçait une invasion imminente de Bassoutos ou de Zoulous ! D'autres fois, en sa présence, on feignait de lire dans un journal un projet de loi portant peine de mort dans l'étendue des possessions britanniques contre tout individu convaincu de peser plus de trois cents livres ! Ou bien on annonçait qu'un chien enragé venait d'être signalé sur la route de Driesfontein, et le pauvre Mathys Pretorius, qui était obligé de la prendre pour rentrer chez lui, trouvait mille prétextes afin de rester au camp.

Mais ces craintes chimériques n'étaient rien auprès de la terreur sincère qu'il avait de voir découvrir une mine de diamants sur son domaine. Il se faisait d'avance une peinture horrible de ce qui arriverait alors, si des hommes avides, envahissant son potager, bouleversant ses plates-bandes, venaient, par surcroît, l'exproprier ! Car, comment douter que le sort de Jacobus Vandergaart ne fût alors le sien ! Les Anglais sauraient bien trouver des raisons pour démontrer que sa terre était à eux.

Ces sombres pensées, quand elles s'emparaient de son cerveau, lui mettaient la mort dans l'âme. Si, par malheur, il apercevait un « prospecteur [1] » errant autour de son logis, il en perdait le boire et le manger !... Et pourtant, il engraissait toujours !

Un de ses persécuteurs les plus acharnés était maintenant Annibal Pantalacci. Ce méchant Napolitain, — qui, par parenthèse, semblait prospérer à souhait, car il employait trois Cafres sur son claim et arborait un énorme diamant au devant de sa chemise, — avait découvert la faiblesse du malheureux Boër. Aussi se donnait-il, au moins une fois par semaine, le plaisir médiocrement drôle d'aller exécuter des sondages ou bêcher la terre aux environs de la ferme Pretorius.

Ce domaine s'étendait sur la rive gauche du Vaal, à deux milles environ au-dessus du camp, et il comprenait des terrains alluviaux qui pouvaient, effectivement, fort bien être diamantifères, quoique rien jusqu'à ce jour ne fût venu l'indiquer.

Annibal Pantalacci, pour mener à bien cette sotte comédie, avait soin de se placer très en vue, devant les fenêtres mêmes de Mathys Pretorius, et, la plupart du temps, il emmenait avec lui quelques compères pour leur donner l'agrément de cette mystification.

1. On appelle ainsi les gens qui vont à la recherche d'un gisement de minerai ou de pierres précieuses, soit en s'en remettant au hasard du soin de le leur faire rencontrer, soit en procédant à des sondages systématiques.

On pouvait voir alors le pauvre homme, à demi caché derrière son rideau de cotonnade, suivre avec anxiété tous leurs mouvements, épier leurs gestes, prêt à courir à l'étable et à atteler son autruche pour s'enfuir, s'il se croyait menacé d'une invasion sur son domaine.

Aussi, pourquoi avait-il eu le malheur de confier à un de ses amis qu'il tenait nuit et jour son oiseau de trait tout harnaché, et le caisson de son char à bancs garni de provisions, pour être en mesure de décamper au premier symptôme décisif?

« Je m'en irai chez les Bushmen, au nord du Limpopo! disait-il. Il y a dix ans, je faisais avec eux le commerce de l'ivoire, et mieux vaudrait cent fois, je vous l'assure, se trouver au milieu des sauvages, des lions et des chacals, que de rester parmi ces Anglais insatiables! »

Or, le confident de l'infortuné fermier n'avait rien eu de plus pressé, — selon l'invariable coutume des confidents, — que de mettre ces projets dans le domaine public. Inutile de dire si Annibal Pantalacci en faisait son profit pour le plus grand amusement des mineurs du Kopje.

Une autre victime habituelle des mauvaises plaisanteries de ce Napolitain était, comme par le passé, le Chinois Lî.

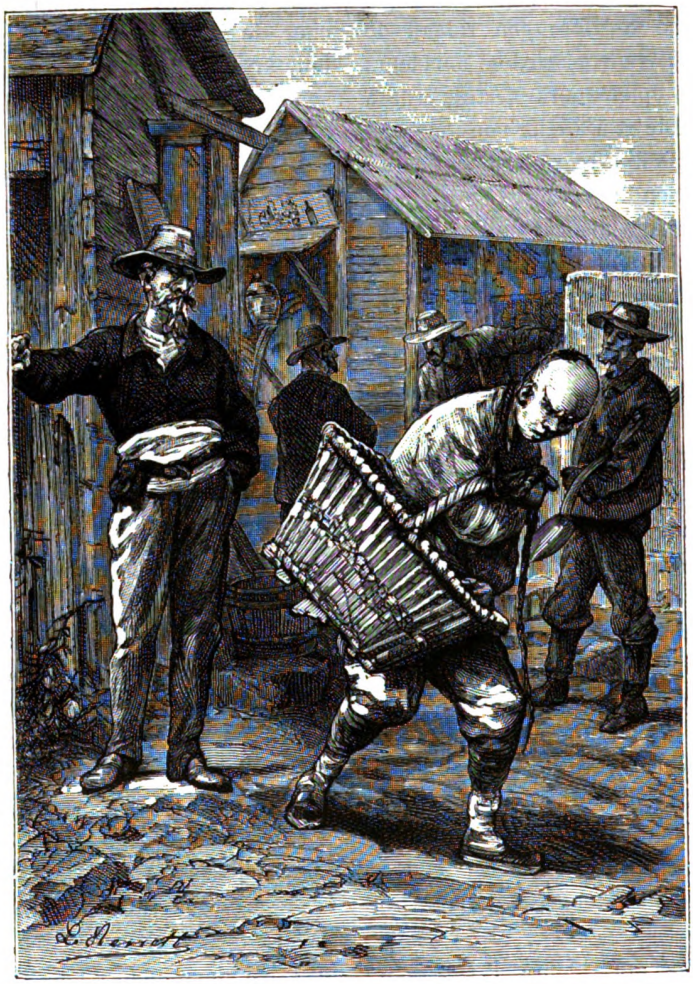
Lui aussi, il s'était établi au Vandergaart-Kopje, où il avait tout simplement ouvert une blanchisserie, et l'on sait si les enfants du Céleste Empire s'entendent à ce métier de blanchisseurs.

En effet, cette fameuse boîte rouge, qui avait tant intrigué Cyprien pendant les premiers jours de son voyage du cap au Griqualand, ne renfermait rien que des brosses, de la soude, des pains de savon et du bleu-azur. En somme, il n'en fallait pas plus à un Chinois intelligent pour faire fortune en ce pays.

En vérité, Cyprien ne pouvait s'empêcher de rire, lorsqu'il rencontrait Lî, toujours silencieux et réservé, chargé de son grand panier de linge qu'il rapportait à ses pratiques.

Mais ce qui l'exaspérait, c'est qu'Annibal Pantalacci était véritablement féroce avec le pauvre diable. Il lui jetait des bouteilles d'encre dans son baquet à lessive, tendait des cordes en travers de sa porte pour le faire tomber, le clouait sur son banc en lui plantant un couteau dans le pan de sa blouse. Surtout, il ne manquait pas, lorsque l'occasion s'en présentait, de lui allonger un coup de pied dans les jambes en l'appelant « chien de païen! » et, s'il lui avait octroyé sa clientèle, c'était tout exprès pour se livrer hebdomadairement à cet exercice. Jamais il ne trouvait son linge assez bien blanchi, quoique Lî le lavât et le repassât à merveille. Pour le moindre faux pli, il entrait dans des colères épouvantables et il rossait le malheureux Chinois comme si celui-ci eût été son esclave.

Tels étaient les grossiers plaisirs du camp; mais, parfois, ils tournaient au tragique. S'il arrivait, par exemple, qu'un nègre, employé dans la mine, fût accusé du vol d'un diamant, tout le monde se faisait un devoir d'escorter le coupable devant le magistrat, en le bourrant préalablement de solides coups de poing. De telle sorte que, si, d'aventure, le juge acquittait le prévenu, les coups de poing ne lui en restaient pas moins pour compte! Il faut dire, d'ailleurs, qu'en pareil cas, les acquittements étaient rares. Le juge avait plus tôt fait de prononcer une condamnation que d'avaler un quartier d'orange au sel, — un des plats favoris du pays. La sentence portait d'ordinaire une condamnation à quinze jours de travaux forcés et à vingt coups de *cat of nine tails*, ou « chat à neuf



queues, » sorte de martinet à nœuds, dont on se sert encore en Grande-Bretagne et dans les possessions anglaises pour fouetter les prisonniers.

Mais il y avait un crime que les mineurs pardonnaient encore moins volontiers que celui du vol, c'était le crime de recel.

Ward, le Yankee, arrivé au Griqualand en même temps que le jeune ingénieur, en fit un jour la cruelle expérience pour s'être laissé vendre des diamants par un Cafre. Or, un Cafre ne peut pas posséder légalement des diamants, la loi lui interdisant la faculté d'en acheter au claim ou de les travailler à son compte.

Le fait ne fut pas plus tôt connu, — c'était le soir, à l'heure où tout le camp était en rumeur, après le dîner, — qu'une foule furieuse se porta vers la cantine du coupable, la saccagea de fond en comble, puis l'incendia, et aurait très vraisemblablement pendu le Yankee à la potence que des hommes de bonne volonté dressaient déjà, si, fort heureusement pour lui, une douzaine de policemen à cheval n'étaient arrivés assez à temps pour le sauver en l'emmenant en prison.

Au surplus, les scènes de violence étaient fréquentes au milieu de cette population mêlée, fougueuse, à demi sauvage. Là, toutes les races se heurtaient dans une cohue disparate. Là, la soif de l'or, l'ivrognerie, l'influence d'un climat torride, les désappointements et les déboires, concouraient à enflammer les cerveaux et à troubler les consciences ! Peut-être, si tous ces hommes avaient été heureux dans leurs fouilles, peut-être auraient-ils gardé plus de calme et de patience. Mais, pour l'un d'eux, auquel arrivait de loin en loin cette chance de trouver une pierre de grande valeur, il y en avait des centaines qui végétaient péniblement, gagnant à peine de quoi suffire à leurs besoins, si même ils ne tombaient pas dans la plus sombre misère. La mine était comme un tapis vert, sur lequel l'on risquait non seulement son capital, mais son temps, sa peine, sa santé. Et bien restreint était le nombre des joueurs heureux, dont le hasard guidait le pic dans l'exploitation des claims du Vandergaart-Kopje !

C'est ce que Cyprien commençait à voir de jour en jour plus clairement, et il se demandait s'il devait continuer ou non un métier si peu rémunérateur, lorsqu'il fut amené à modifier son genre de travail.

Un matin, il se trouva face à face avec une bande d'une douzaine de Cafres, qui arrivaient au camp pour chercher à s'y occuper.

Ces pauvres gens venaient des lointaines montagnes qui séparent la Cafrerie proprement dite du pays des Bassoutos. Ils avaient fait plus de cent cinquante lieues à pied, le long du fleuve Orange, marchant en file indienne, vivant de ce qu'ils pouvaient trouver sur leur route, c'est-à-dire de racines, de baies, de sauterelles. Ils étaient dans un effrayant état de maigreur, pareils à des squelettes plutôt qu'à des êtres vivants. Avec leurs jambes émaciées, leurs longs torses nus, à la peau parcheminée qui semblait recouvrir une carcasse vide, leurs côtes saillantes, leurs joues caves, ils avaient l'air plus disposés à dévorer un beefsteak de chair humaine qu'à abattre de bonnes journées d'ouvrage. Aussi, personne ne paraissait-il enclin à les embaucher, et ils restaient accroupis au bord du chemin, indécis, mornes, abrutis par la misère.

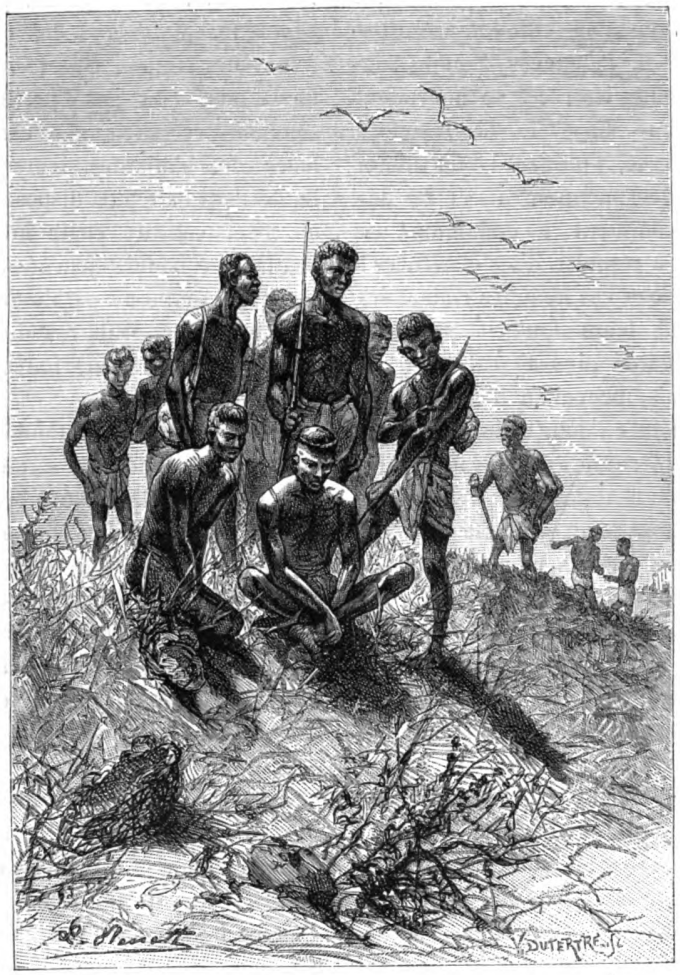
Cyprien se sentit profondément ému à leur aspect. Il leur fit signe d'attendre, revint jusqu'à l'hôtel où il prenait ses repas, et commanda un énorme chaudron de farine de maïs, délayée dans l'eau bouillante, qu'il fit porter aux pauvres diables, avec quelques boîtes de viande conservée et deux bouteilles de rhum.

Puis il se donna le plaisir de les voir se livrer à ce festin sans précédent pour eux.

Vraiment, on eût dit des naufragés, recueillis sur un radeau, après quinze jours de jeûne et d'angoisses ! Ils mangèrent tant, qu'en moins d'un quart d'heure ils auraient pu éclater comme des obus. Il fallut, dans l'intérêt de leur santé, mettre un terme à ces agapes, sous peine de voir un étouffement général anéantir tous les convives !

Seul, un de ces nègres, à la physionomie intelligente et fine, — le plus jeune de tous, autant qu'on en pouvait juger, — avait apporté quelque retenue dans la satisfaction de sa fringale. Et, ce qui est plus rare, il songea à remercier son bienfaiteur, à quoi les autres ne pensaient guère. Il se rapprocha de Cyprien, lui prit la main d'un mouvement naïf et gracieux, puis la passa sur sa tête crépue.

« Comment t'appelles-tu ? » lui demanda



à tout hasard le jeune ingénieur, touché de cette marque de gratitude.

Le Cafre, qui, par hasard, comprenait quelques mots d'anglais, répondit à l'instant :

« Matakit. »

Son regard pur et confiant plut à Cyprien. Aussi, l'idée lui vint-elle d'engager ce grand garçon bien découplé pour travailler sur son claim, et l'idée ne pouvait qu'être bonne.

« Après tout, se dit-il, c'est ce que tout le monde fait dans le district ! Mieux vaut pour ce pauvre Cafre de m'avoir pour patron que de tomber sur un Pantalacci quelconque ! »

Puis, reprenant :

« Eh bien, Matakit, tu viens chercher du travail, n'est-ce pas ? » lui demanda-t-il.

Le Cafre fit un signe affirmatif.

« Veux-tu travailler chez moi ? Je te nourrirai, je te fournirai les outils, et je te donnerai vingt shillings par mois. »

C'était le tarif, et Cyprien savait qu'il n'aurait pu proposer davantage, sans soulever contre lui toutes les colères du camp. Mais il se réservait déjà de com-

penser cette maigre rémunération par des dons de vêtements, d'ustensiles de ménage et de tout ce qu'il savait être précieux dans la pensée des Cafres.

Pour toute réponse, Matakit, souriant, montra ses deux rangées de dents blanches et plaça derechef sur sa tête la main de son protecteur. Le contrat était signé.

Cyprien emmena immédiatement chez lui son nouveau serviteur. Il prit dans sa valise un pantalon de toile, une chemise de flanelle, un vieux chapeau, et il les donna à Matakit, qui ne pouvait en croire ses yeux. Se voir, dès son arrivée au camp, vêtu d'un costume aussi splendide dépassait de beaucoup les rêves les plus hardis du pauvre diable. Il ne savait comment exprimer sa reconnaissance et sa joie. Il gambadait, riait, pleurait à la fois.

« Matakit, tu me parais un bon garçon ! disait Cyprien. Je vois bien que tu comprends quelque peu l'anglais... Ne sais-tu donc pas en parler un seul mot ? »

Le Cafre fit un signe négatif.

« Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, je t'engage à apprendre le français, » reprit Cyprien.

Et, sans plus tarder, il donna à son élève une première leçon, lui indiquant le nom des objets usuels et le lui faisant répéter.

Or, non seulement Matakit se trouvait être un brave garçon, mais c'était aussi un esprit intelligent, doué d'une mémoire vraiment exceptionnelle. En moins de deux heures, il avait appris plus de cent mots et il les prononçait assez correctement.

Le jeune ingénieur, émerveillé d'une pareille facilité, se promit de la mettre à profit.

Il fallut sept à huit jours de repos et de nourriture substantielle au jeune Cafre pour se refaire des fatigues de son voyage et pouvoir être en état de travailler. Or, ces huit jours furent si bien employés par son professeur et par lui, qu'à la fin de la semaine, Matakit était déjà en état d'énoncer ses idées en français, — d'une manière incorrecte à la vérité, mais en somme parfaitement intelligible. Aussi, Cyprien en profita-t-il pour se faire raconter toute son histoire. Elle était fort simple.

Matakit ne savait même pas le nom de son pays, qui était dans les montagnes du côté où le soleil se lève. Tout ce qu'il pouvait dire, c'est qu'on y était fort misérable. Alors, il avait voulu faire fortune, à l'exemple de quelques guerriers de sa tribu qui s'étaient expatriés, et, comme eux, il était venu aux Champs des Diamants.

Qu'espérait-il y gagner ? Tout bonnement, une capote rouge et dix fois dix pièces d'argent.

En effet, les Cafres dédaignent les pièces d'or. Cela vient d'un préjugé indéracinable, que leur ont donné les premiers Européens qui ont fait le commerce avec eux.

Et que ferait-il de ces pièces d'argent, l'ambitieux Matakit ?

Eh bien, il se procurerait une capote rouge, un fusil et de la poudre, puis rentrerait à son kraal. Là, il achèterait une femme, qui travaillerait pour son compte, soignerait sa vache et cultiverait son champ de maïs. Dans ces conditions, il serait un homme considérable, un grand chef. Tout le monde envierait son fusil et sa haute fortune, et il mourrait chargé d'ans et de considération. Ce n'était pas plus compliqué.

Cyprien resta tout songeur en écoutant ce programme si simple. Fallait-il donc le modifier, élargir l'horizon de ce pauvre sauvage, montrer pour but à son activité des conquêtes plus importantes qu'une capote rouge et un fusil à pierre ? Ou ne

valait-il pas mieux lui laisser son ignorance naïve, afin qu'il s'en allât achever en paix, dans son kraal, la vie qu'il enviait ? Question grave, que le jeune ingénieur n'osait résoudre, mais que Matakit se chargea bientôt de trancher.

En effet, à peine en possession des premiers éléments de la langue française, le jeune Cafre montra une avidité extraordinaire pour apprendre. Il questionnait sans cesse, il voulait tout savoir, le nom de chaque objet, son usage, son origine. Puis, ce furent la lecture, l'écriture, le calcul, qui le passionnèrent. En vérité, il était insatiable !

Cyprien en eut bientôt pris son parti. Devant une vocation aussi évidente, il n'y avait pas à hésiter. Il se décida donc à donner tous les soirs une leçon d'une heure à Matakit, qui, en dehors des travaux de la mine, consacra à son instruction tout le temps dont il pouvait disposer.

Miss Watkins, touchée elle aussi de cette ardeur peu commune, entreprit de faire répéter ses leçons au jeune Cafre. Il se les récitait, d'ailleurs, à lui-même tout le long du jour, soit pendant qu'il donnait de grands coups de pioche au fond du claim, soit quand il hissait les seaux de terre ou triait les cailloux. Sa vaillance à l'ouvrage était si communicative, qu'elle gagnait tout le personnel, comme une contagion, et le travail de la mine semblait se faire avec plus de soin.

D'ailleurs, sur la recommandation de Matakit lui-même, Cyprien avait pris à gages un autre Cafre de sa tribu, nommé Bardik, dont le zèle et l'intelligence méritaient également d'être appréciés.

C'est alors que le jeune ingénieur eut une chance qui ne lui était pas encore arrivée : il trouva une pierre de près de sept carats, qu'il vendit immédiatement cinq mille francs, toute fruste, au courtier Nathan.

C'était, vraiment, une fort belle affaire. Un mineur qui n'eût cherché dans le produit de son travail qu'une rémunération normale aurait dû se montrer à bon droit satisfait. Oui ! sans doute, mais Cyprien ne l'était pas.

« Quand il m'arriverait tous les deux ou trois mois une chance pareille, se disait-il, en serais-je beaucoup plus avancé ? Ce n'est pas un diamant de sept carats qu'il me faut, c'est mille ou quinze cents pierres pareilles... sinon miss Watkins m'échappera pour échoir à ce James Hilton ou à quelque rival qui ne vaudra pas mieux !... »

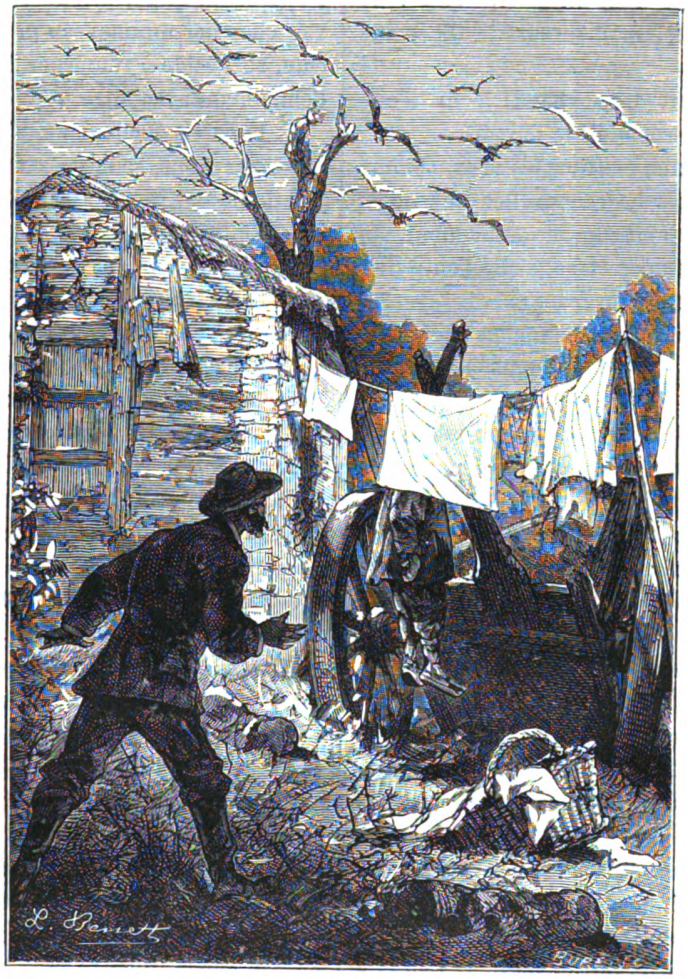
Or, Cyprien se livrait un jour à ces tristes réflexions, en retournant au Kopje, après son lunch, par une accablante journée de chaleur et de poussière, — cette poussière rouge, aveuglante, qui flotte presque constamment dans l'atmosphère des mines de diamants, — lorsque, soudain, il recula d'horreur, en arrivant au détour d'une case isolée. Un lamentable spectacle s'offrait à ses yeux.

Un homme était pendu au timon d'une charrette à bœufs, dressée debout contre le mur de la case, l'arrière à terre et la flèche en l'air. Immobile, les pieds allongés, les mains inertes, ce corps tombait comme un fil à plomb, en faisant un angle de vingt degrés avec le timon, dans une nappe de lumière éblouissante.

C'était sinistre.

Cyprien, d'abord stupéfait, se sentit saisi d'un violent sentiment de pitié, lorsqu'il eut reconnu le Chinois Lî, suspendu par le cou, au moyen de sa longue natte de cheveux, entre ciel et terre.

Le jeune ingénieur n'hésita pas sur ce qu'il avait tout d'abord à faire. Grimper au bout de ce timon, saisir le corps du patient sous les bras, le hisser afin d'arrêter les effets de la strangulation, puis trancher la natte avec son couteau



de poche, — ce fut pour lui l'affaire d'une demi-minute. Cela fait, il se laissa glisser avec précaution, et déposa son fardeau à l'ombre de la case.

Il était temps. Lî n'était pas froid encore. Son cœur battait faiblement, mais il battait. Bientôt il eut rouvert les yeux, et, chose singulière, il parut reprendre connaissance en même temps qu'il revoyait le jour.

Sur la physionomie impassible du pauvre diable, même au sortir de cette terrible épreuve, il n'y avait ni terreur ni étonnement appréciable. On aurait dit qu'il venait tout simplement de se réveiller d'un sommeil léger.

Cyprien lui fit avaler quelques gouttes d'eau, coupée de vinaigre, qu'il avait dans sa gourde.

« Pouvez-vous parler maintenant ? » demanda-t-il machinalement, oubliant que Lî ne devait pas le comprendre.

L'autre, cependant, fit un signe affirmatif.

« Qui vous a pendu ainsi ?

— Moi, répondit le Chinois, sans avoir l'air de se douter qu'il eût fait là rien d'extraordinaire ou de répréhensible.

— Vous?... C'est un suicide que vous avez tenté là, malheureux!... Et pourquoi?

— Lî avait trop chaud!... Lî s'ennuyait!... » répondit le Chinois.

Et il referma aussitôt les yeux, comme pour échapper à de nouvelles questions.

Cyprien s'aperçut, à ce moment, de cette circonstance étrange que l'entretien s'était poursuivi en français.

« Vous parlez aussi l'anglais? reprit-il.

— Oui, » répondit Lî, en soulevant ses cils.

On eût dit deux boutonnières obliques, ouvertes aux côtés de son petit nez camus.

Cyprien crut retrouver dans ce regard un peu de cette ironie qu'il y avait parfois surprise pendant le voyage du Cap à Kimberley.

« Vos raisons sont absurdes! lui dit-il sévèrement. On ne se suicide pas parce qu'il fait trop chaud!... Parlez-moi sérieusement!... Il y a encore là-dessous, je gage, quelque mauvais tour de ce Pantalacci? »

Le Chinois baissa la tête.

« Il voulait me couper ma natte, dit-il en baissant la voix, et je suis sûr qu'il y aurait réussi, avant un ou deux jours! »

Au même instant, Lî aperçut cette fameuse natte dans la main de Cyprien et constata que le malheur qu'il redoutait par-dessus toutes choses était consommé.

« Oh! monsieur!... Quoi!... Vous... vous m'avez coupé!... s'écria-t-il d'un ton déchirant.

— Il le fallait bien pour vous décrocher, mon ami! répondit Cyprien. Mais, que diable! vous n'en vaudrez pas un sou de moins dans ce pays-ci!... Rassurez-vous!... »

Le Chinois paraissait si désolé de cette amputation, que Cyprien, craignant de le voir chercher un nouveau procédé de suicide, se décida à retourner à sa case en l'emmenant avec lui.

Lî le suivit docilement, s'attabla près de son sauveur, se laissa sermonner, promit de ne pas renouveler sa tentative, et, sous l'influence d'une tasse de thé brûlant, il donna même quelques renseignements vagues sur sa biographie.

Lî, né à Canton, avait été élevé pour le commerce dans une maison anglaise. Puis, il était passé à Ceylan, de là en Australie et finalement en Afrique. Nulle part la fortune ne lui avait souri. Le blanchissage n'allait pas mieux au district minier que vingt autres métiers dont il avait essayé. Mais sa bête noire était Annibal Pantalacci. Cet être-là le rendait misérable, et, sans lui, peut-être se fût-il accommodé de cette précaire existence du Griqualand. En somme, c'était pour échapper à ses persécutions qu'il avait voulu en finir avec la vie.

Cyprien réconforta le pauvre garçon, lui promit de le protéger contre le Napolitain, lui donna à blanchir tout le linge qu'il put trouver, et le renvoya, non seulement consolé, mais guéri sans retour de sa superstition à l'endroit de son appendice capillaire.

Et sait-on comment s'y était pris le jeune ingénieur? Il avait, tout simplement mais gravement, déclaré à Lî que la corde de pendu portait bonheur, et que son guignon allait sûrement prendre fin, maintenant qu'il avait sa natte dans sa poche.

« En tout cas, Pantalacci ne pourrait plus la lui couper! »

Ce raisonnement, éminemment chinois, acheva la cure.

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)

LA PETITE LOUISETTE

CHAPITRE VI

UNE VISITE QUI FAIT RIRE ET PLEURER

Le père Franjon admirait la belle tenue de la ferme. Les champs, bien labourés, étaient sarclés; pas de mauvaise herbe; les prés avaient dû être fumés en temps utile, ou pâturés pendant l'hiver, car le foin en était dru et de bonne qualité! Enfin la cour de la Hallerie, dans laquelle ils entraient, était propre, sans purin; les bêtes devaient se bien porter dans un endroit pareil; on y sentait le soin de chaque jour et l'aménagement bien entendu des choses. La maison était grande, bâtie en beaux tuffeaux blancs; un rosier tout en fleur en couvrait une partie; sur l'autre, une vigne vigoureuse et saine grimpait jusqu'au toit. A la voix de Louisette, tout le monde accourut sur la porte; mais on s'arrêta sérieux à la vue d'un inconnu.

« C'est mon père, maîtresse Desmares, qui a voulu venir vous remercier de tout ce que je vous dois. »

Et Louisette jetait ses bras autour du cou de la fermière et l'embrassait bien fort.

Les gens de la campagne ont l'abord grave, ils parlent peu en général; mais les parents de Jean savaient la position gênée du père de leur petite amie, et, étant les plus riches, ils firent plus de frais pour prouver à Franjon qu'il était le bien venu. On le fit asseoir, et maître Desmares, qui restait chez lui le dimanche, alla chercher une bouteille de vin blanc du pays; les deux hommes s'attablèrent devant leur bouteille, tandis que les enfants allaient jouer dehors.

« Vous avez une enfant rare, maître Franjon, dit la fermière; ce serait ma fille que je ne l'aimerais pas autrement.

— Vous êtes bien honnête, maîtresse Desmares; mais il est vrai que l'enfant suffit à tout chez nous; le malheur s'en va devant elle comme le brouillard devant le soleil.

— A vingt ans ce sera une fameuse ménagère... »

La conversation continua, et les heures passèrent vite pour tout le monde. Louisette et son père furent invités à souper à la Hallerie et s'en retournèrent en parlant des honnêtetés qu'ils avaient reçues. Desmares avait gagé Franjon pour la moisson, au prix de trois francs par jour, pour juillet et août; le pain était donc assuré sur la planche avec un peu de fricot pour le dimanche; plus de dettes à craindre.

« Tu auras une robe, ma mignonne, car celle que t'a donnée la voisine est trop chaude pour la saison. Je veux que tu aies un peu d'agrément, toi qui es cause de tout ce qui nous arrive de bon! »

Le jeudi suivant, Louisette s'était bien lavée, la bonne voisine avait tressé ses cheveux; ils étaient bien longs les cheveux de Louisette, ils tombaient à ses genoux et étaient de la couleur de ceux de la marquise. L'enfant avait secoué sa robe noire pour la rendre propre, mais elle n'avait ni bas ni souliers; ses petits pieds étaient bien propres, son talon rose et ses doigts bien faits, mais la poussière de la route ferait croire qu'ils n'étaient pas nettoyés. Oh! si seulement elle avait eu des sabots! Enfin, elle partit. Elle espérait rencontrer Jean sur sa route, elle lui avait dit qu'elle irait au château vers deux heures.

Il était là, en effet, le cher petit Jean, qui l'attendait; il avait toujours tant de choses à lui dire, et, s'étant quittés la veille, ils pensaient que la veille avait huit jours!

« Repose-toi, mignonne, tu as chaud et es toute rouge. »

Et Jean prit son mouchoir pour essuyer le front de la petite fille qui était tout mouillé; elle n'avait ni chapeau ni ombrelle, la pauvre petite Louisette, et le soleil de juin, à deux heures, chauffe bien fort les jeunes et les vieilles têtes qui n'ont point d'abri pour s'en garantir.

« Tiens, prends mon chapeau, » dit Jean.

Et le lui plaçant sur la tête, il se mit à rire :

« Tu es jolie comme tout avec ça, tu as l'air d'un petit garçon! »

Louisette rit aussi, mais retira le chapeau.

« Prends garde d'ébouriffer mes cheveux, je ne veux pas que madame la marquise me trouve mal peignée.

— Ça t'amuse mieux d'aller au château que de rester avec moi, dit Jean.

— Oh! Jean, tu sais bien que tu es mon plaisir, mes jeux! et que c'est avec toi que je voudrais m'amuser toujours!

Mais la dame est si bonne et si belle ! Si tu la voyais !...

— Je n'ai pas besoin des dames, je te trouve plus mignonne qu'elles toutes ; ce n'est pas comme toi, à ce qu'il paraît ! Tu ne viendras plus dans le champ, si on veut t'avoir au château.

— Tu n'es pas juste, ne me fais pas de peine. — Louisette embrassa le petit Jean. — Mais il faut que j'aille chez la dame. Attends-moi dans le champ, dis, veux-tu ?... nous nous y retrouverons en revenant.

— Oui, mignonne, mais je vas te suivre de loin, afin d'être sûr qu'il ne t'arrivera point de mal. »

Louisette continua donc sa route et arriva au château.

« Te voilà, petite, dit le domestique ; madame la marquise a donné ordre qu'on la prévînt dès que tu serais arrivée. »

Et il entra dans la maison.

Cinq minutes après, arriva un petit garçon, si bien habillé ! un peu plus grand que Jean, il pouvait avoir treize ou quatorze ans ; il regarda curieusement la petite fille et se mit à dire :

« Maman vous demande, suivez-moi. »

Louisette était bien honteuse de suivre ce petit garçon, car il n'avait pas l'air aimable de sa maman. Il ouvrit une grande porte vitrée, traversa un vestibule, un salon, puis souleva une portière.

« Maman, c'est la petite pauvresse que vous attendez. »

Pauvresse, pourquoi l'appelait-il ainsi ? Elle ne lui avait pas demandé la charité ; c'était sans doute ses pieds nus et ses cheveux sans bonnet qui lui avaient attiré ce vilain mot ! Elle avait le cœur gros en entrant si mal annoncée. Mais la marquise avait été blessée, pour l'enfant, de ce mot dit par son fils.

« Armand, donnez la main à Louisette et amenez-la-moi. Cette petite est bonne, raisonnable, travailleuse ; je vous souhaite ces trois qualités-là, souvenez-vous-en ! »

Armand rougit ; mais il craignait sa mère, et il prit la main de Louisette d'un air peu engageant. La marquise embrassa l'enfant, lui demanda des nouvelles de son père.

« Il serait venu aussi, madame, si ce n'était pas jour de travail ; mais c'est moi qui dois vous remercier, car nous avons bien deviné que c'est à vos bontés que nous avons dû la quittance du mauvais bonhomme Tarpin.

— C'est vrai, Louisette, tu avais mérité d'être tirée de peine ; le zèle et le travail doivent avoir leur récompense. Je veux faire mieux encore ; j'ai pris des renseignements sur toi, et je sais que ma protection sera bien placée. Viens avec moi, petite. »

Et la bonne marquise emmena l'enfant au premier étage, dans une grande lingerie tout entourée d'armoires. Deux dames très bien mises étaient là, l'une cousant, l'autre repassant une belle robe en mousseline blanche.

« Pauline, dit la marquise, essayez les vêtements à cette enfant. »

Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? se demanda Louisette. Quels vêtements étaient-ce ? Des bas ou des sabots ? Si on la déshabillait, on verrait sous sa robe de laine sa pauvre chemise toute rapiécée ; elle n'en avait que trois, ne sachant pas coudre pour accommoder à sa taille les six que sa maman avait laissées. La chemise était propre, Louisette l'avait lavée dans le ruisseau, mais si vieille ! Enfin, on la déshabilla ! Et M^lle^ Pauline lui passa un jupon, des bas... oui vraiment, des bas de coton bleu, des sabots, un petit col blanc et une robe !... Oh ! la jolie robe ! en percale brune avec des raies bleues ! un petit tablier à carreaux bleus

aussi! Et comme tout ça allait bien!

« Pauline, dit la marquise, défaites les cheveux de cette petite, ils sont charmants et doivent boucler naturellement. Je suis sûre qu'elle sera trop jolie ainsi. »

Mais Pauline ne semblait pas pressée d'obéir, elle se pencha même vers sa maîtresse, et dans un murmure on entendit le mot : « vermine ».

« Ne craignez pas de m'en voir, mademoiselle, s'écria Louisette en colère, je sais me tenir propre maintenant!

— Vous avez blessé cette enfant, dit sèchement la marquise. Eh bien, je saurai l'arranger moi-même. »

Et la charmante femme se mit à défaire les nattes de Louisette, avec ses doigts blancs couverts de bagues!... Les cheveux étaient épars, souples et d'une nuance changeante, le soleil les avait rougis et le bout était d'un blond argenté.

« Est-elle jolie! s'écria la marquise, avec ses cheveux clairs et ses yeux noirs! Et ses cils, sont-ils longs!... On serait trop heureux d'avoir une si belle petite fille! »

Les femmes de chambre renchérirent pour faire oublier leur mauvaise grâce au sujet de l'enfant.

« Tiens, mignonne, voilà un paquet qui t'appartient, tu y trouveras un petit trousseau et tu viendras me voir tous les huit jours, tu n'y manqueras pas.

— Oh! non, madame! »

Et Louisette, qui suffoquait de joie, prit la main de la marquise et l'embrassa tout attendrie.

Pendant qu'elle mangeait à la cuisine, sur les ordres de la châtelaine, elle vit entrer M. Armand. Il ne lui plaisait guère. Quel air moqueur il avait en la regardant!

« Tu ne manges pas souvent de si bonnes choses, hein, la fille?... lui dit-il.

— Non, monsieur, j'en remercie bien madame la marquise.

— J'en remercie bien madame la marquise, répéta Armand, imitant la voix de Louisette, ce qui fit rire tous les domestiques. — Ah! tu as de la veine, toi, continua-t-il, d'entrer ici vêtue comme une mendiante et d'en sortir avec des effets neufs! »

Et les domestiques riaient de plus belle!

L'enfant n'avait plus faim, les morceaux ne pouvaient plus passer dans sa gorge. Qu'est-ce qu'elle lui avait fait, à ce petit garçon, pour qu'il lui gâtât son bonheur? Il avait une si belle maman, et si bonne! Cela devrait le rendre meilleur que les autres, et il était méchant, il lui faisait de la peine à elle qui n'avait jamais su en faire à personne.

« Eh bien, tu ne manges plus? répétait Armand, tu en as pris ton content! Ça ne sera pas tous les jours fête!... car maman ne sera pas tous les jours là pour te bourrer de bonnes choses et te donner des robes! »

L'enfant se leva. Elle ne voulait pas qu'on la vît pleurer!... et elle sentait que les larmes viendraient malgré elle!... Elle salua la compagnie et même le mauvais garçon; c'était son fils, après tout, à celle qui lui avait donné tant de choses, et, mieux que ça, l'avait embrassée et caressée comme sa propre enfant!... Mais Louisette était pressée de revoir le petit Jean, de pleurer sur son épaule; il lui semblait que lui seul pourrait sécher ses larmes et la consoler! Le chemin lui sembla bien long, plus qu'en allant; le chagrin est plus lourd à porter que l'espérance, et, si la jolie robe et les effets étaient bons à avoir, les mauvaises paroles du vilain garçon les faisaient oublier.

Jean était à son poste, il accourut au-

devant de Louisette ; il lut vite sur son petit visage qu'elle revenait le cœur gros.

« Que t'a-t-on fait là-bas?

— Oh! ce n'est pas la marquise.

— Mais qui donc alors?...

— C'est M. Armand.

— Qu'est-ce que c'est que M. Armand?

— C'est le fils de la belle dame; mais on ne le croirait pas, tant il est mauvais! Il m'a reproché ce que je mangeais et les beaux effets que sa maman m'avait donnés.

— Oh! le méchant gars! Faudra pas qu'il me tombe sous la main, car, tout riche qu'il est, il recevrait une raclée!...

— Ne dis pas ça, Jean, c'est pas bien de battre le monde.

— Pourquoi t'a-t-il fait pleurer, toi qui ne ferais pas de mal à un oiseau?

— Il trouvait peut-être que sa mère en avait trop fait pour moi, car, regarde, mon Jean, comme je suis bien attifée!...»

Et Louisette se tournait pour que son ami vît sa robe, son tablier et ses bas! Sa peine était envolée, grâce à la mobilité de l'enfance, et la seule présence de Jean avait séché ses larmes.

« C'est vrai que tu es mignonne; je ne t'avais jamais vue comme ça. Et tes cheveux sont défaits; comme ils sont longs et doux! Attends, il faut que je t'arrange comme le tableau qui est à la chapelle de Luché : des petites filles avec des couronnes vont au-devant de Jésus qui entre à cheval sur un âne. »

Jean cueillit une guirlande de viorne dans la haie et la tourna autour de la tête de Louisette.

« Tu es trop jolie. Je voudrais danser avec toi, comme les filles et les garçons du bourg. Tiens, saute comme moi! »

Et voilà Jean qui prend les mains de Louisette, la fait sauter, tourner!... Les enfants riaient et chantaient tout à la fois!... Quand ils furent fatigués :

« Tu n'es plus triste maintenant, dit Jean.

— Oh! plus du tout.

— Eh bien, tu vois que c'est moi seul qui suis ton ami, et que les autres ne t'aiment point comme je t'aime!

— C'est que moi aussi j'ai tant d'amitié pour toi! mais il est tard, je m'en vas. Viens avec moi, Jean, papa te connaît maintenant, et si tu voulais... tu pourrais bien souper avec nous? Tu ne souperais pas si bien que chez toi, mais mon plaisir compterait bien pour quelque chose?

— On serait inquiet à la Hallerie, mignonne, mais un autre jour j'irai chez toi. »

Les enfants s'embrassèrent, et chacun reprit la route de sa maison.

A. Gennevraye.

(La suite prochainement.)

MONSIEUR FRIQUET

La nature n'avait pas été prodigue à son endroit : la pauvre Claire était née bossue, et bossue elle avait grandi, si cela peut se dire d'un petit être souffrant qui, à trente ans, n'était pas haut en tout comme une fillette de neuf ans.

Toute jeune elle était demeurée orpheline: sa mère d'abord était morte; son père ne lui avait pas survécu longtemps. Et elle s'était vue seule en face de la vie, n'ayant que ses dix doigts pour toute fortune. Ses parents ne l'avaient pas gâtée de tendresses. Ils étaient pauvres et besogneux; ils ne connaissaient pas les sourires. Même auprès d'eux, elle avait vécu solitaire. Après leur mort, il lui manqua cependant l'existence en commun, la misère partagée, le va-et-vient

de ce ménage un peu brouillon, souvent grondeur. Ses parents étaient ses parents après tout; de temps en temps, avec eux, la vie avait ses aubaines, des instants de douceur.

Alors commencèrent les heures douloureuses.

Enfermée tout le jour dans l'atmosphère surchauffée des ateliers, elle sembla s'étioler et se faire petite un peu plus. Personne n'avait pris en pitié cette pauvre créature disgraciée qui travaillait à l'écart, humble et douce, et cherchait l'ombre où sa bosse se voyait moins: personne n'avait l'air de se douter qu'il y avait une âme dans ce corps déformé, et ses grands yeux maladifs d'un bleu pâle et languissant, qu'elle levait lentement avec une sorte d'effroi de la lumière, ne rencontraient partout que railleries et indifférence.

Les grandes belles filles assises à la table de couture, n'avaient pour elle que des mots durs, et sans savoir pourquoi,

se laissant aller à ce penchant de méchanceté qu'un peu de raison, à défaut de cœur, entraverait, elles l'accablaient.

Petit à petit, elle était devenue le souffre-douleur de l'atelier, et une barbarie s'ajouta, un triste matin de décembre, à toutes les autres.

Une méchante boiteuse, fâchée contre elle, dès le jour de son arrivée, à cause de cette fraternité de misères, qui allait faire redoubler les railleries sur son pied-bot, imagina de dérober une pièce de soie, afin de pouvoir l'accuser du rapt. Elle soutint que Claire avait pris la pièce et l'avait cachée sous sa robe. Vainement la pauvre fille pleura, jura qu'elle était innocente. La patronne lui commanda de se déshabiller. Alors elle supplia à mains jointes; mais la boiteuse se démenait, excitant contre elle tout l'atelier. Des mains la touchaient, la meurtrissaient, lui imprimaient de douloureuses secousses, et elle bégayait des appels à leur miséricorde, défaillante, des larmes pleins les yeux; rien n'y fit, on mit à nu sa pauvre épaule, et, tandis que la maîtresse la fouillait, les jolies filles roses tâtaient cette grosseur curieusement, regardaient comment c'était fait une bosse.

Claire avait laissé tomber sa tête dans ses mains et, noyée sous ses cheveux dé-

faits, immobile, à bout de forces contre cette fureur de l'atelier, n'ayant plus que des hoquets dans la gorge, elle était secouée d'un grand tremblement.

Elle aurait voulu mourir en ce moment.

La voix dure de la patronne la rappela à elle; elle se mit debout au milieu des huées de l'atelier, agrafa sa robe, prit ses aiguilles et ses ciseaux, et, toute frémissante, cette fois s'embarrassant les pieds dans ses jupons, elle courut à la porte; ses oreilles bourdonnaient; elle voyait les objets à travers un brouillard.

La patronne prétendit qu'elle distrayait ses ouvrières et la congédia.

Il fallut chercher un atelier nouveau.

Hélas! les quolibets la suivirent. Elle ne fit que changer d'infortune.

Elle descendit les escaliers quatre à quatre. Elle gagna les quais, cherchant, la malheureuse, un pont désert où une bossue qui se jette à l'eau ne serait pas remarquée. Il lui semblait que partout des regards moqueurs la pourchassaient.

Petit à petit elle pensa à l'éclat de cette mort publique, elle se vit repêchée, étalée sur le quai populeux, sous le regard d'une multitude curieuse, sous cet autre regard du ciel flamboyant.

Ce qu'il lui fallait, c'était la mort obscure au fond de l'ombre. Là les curiosités s'arrêtent.

Elle revint sur ses pas, acheta de la braise qu'elle emporta dans un pan de sa robe, et rentra chez elle. Ses pauvres mains l'avaient à grand peine aidée à vivre, eh bien, elles allaient l'aider à ne vivre plus.

Sous l'obsession de cette pensée, elle poussa la porte de sa chambrette et tout à coup s'arrêta...

Par où, quand, comment était-il entré, le petit moineau qui bruissait à grands coups d'aile contre les murs, inquiet, apeuré, cherchant en vain une issue pour sortir de cette mansarde où, effrontément, il avait pénétré, en vrai vaurien qu'il était.

Elle se souvint que le matin, avant de partir, elle avait entre-bâillé sa fenêtre, mais le vent l'avait sans doute refermée, et, librement venu, en conquérant qui prend possession d'un domaine nouveau, y était maintenant prisonnier.

Prisonnier? Non pas. Qu'y avait-il de commun entre elle et lui? Il ne demandait qu'à vivre, à voler, à se mêler au ciel bleu; elle, au contraire, demandait à mourir. Va! petit étourneau! On te rendra la liberté!

Elle s'approcha de la fenêtre, et sur le point de l'ouvrir, elle hésita. Le moineau avait cessé de voler par la chambre; blotti dans l'angle de l'armoire, la gorge battante et comme essoufflé, il la regardait de son œil troublé.

A le voir frémissant dans sa plume, elle crut se reconnaître. Sa vie, presque tout entière, n'avait-elle pas été la palpitation éperdue d'une existence en butte aux incertitudes et aux découragements? Et cette similitude mettant entre eux comme un commencement de fraternité, elle se sentit monter au cœur un dernier besoin de tendresse pour les créatures de cette terre qu'elle allait abandonner.

Elle quitta sa fenêtre, fit un pas, tendit les doigts pour l'appeler, pour le rassurer. Mais ce mouvement, si doux qu'elle l'eut fait, ne fut pas compris de l'oiseau qui ouvrit ses ailes et se lança au plafond. Alors elle lui parla, et, se faisant humble, bien facilement, elle le supplia:

« Pauvre petit, comment peux-tu me craindre? Crois-tu donc que je veuille te faire du mal? Je ne te demande qu'une chose, t'embrasser une fois... une seulement... avant de... Allons, viens, pose-toi là... laisse-toi prendre; tu partiras après, tout de suite. Viens, cher petit, je

suis laide, mais je ne suis pas méchante! »

Et à petits pas silencieux, se déplaçant lentement, elle le suivait, les doigts toujours tendus, la bouche souriante, presque maternelle, comme si elle parlait à un petit enfant. Puis, comme il ne venait pas :

« Voyons... Est-ce que mon épaule te fâche, toi aussi ? Qu'est-ce que ça peut te faire que je sois bossue, puisque tu es beau ? Viens, cher mignon, quand ce ne serait que pour me donner la force dont j'ai tant besoin. »

Elle émietta du pain sur la table. Alors il y eut une indécision chez l'oiseau.

Il ne vint pas tout de suite, mais d'en haut regardait la blancheur du pain, allongeant son cou, l'œil émerillonné, tenté par des convoitises.

La gourmandise l'emporta à la fin sur la prudence. Il fit un bond jusqu'à la table et se mit à becqueter : toc, toc ! se secouant par moments et dressant la tête pour observer autour de lui.

Elle en jeta à terre, puis sur l'appui de la fenêtre, et il arrivait, sautillant sur ses petites pattes, hochant la queue, goulu et content.

Dieu ! qu'il était gentil ! Elle oubliait la mort, à le voir si en vie, allant, venant, trottinant avec ses airs fringants, ses roulements d'yeux, ses coups de tête, ses bécotements qui toujours recommen-

çaient, son dédain aussi et ses rodomontades. Il avait une manière à lui de la regarder de côté, en clignant de l'œil, avec une moue goguenarde et plaisante qui semblait dire : Je consens à manger ton pain parce qu'il est bon, mais ne crois pas que je te cède ma liberté. Je reprendrai, quand il me plaira, la clef des champs.

Et, d'autres fois, il posait sur elle son œil noir et profond, longuement, à son aise, comme s'il l'étudiait, ne perdant pour cela ni un coup de bec ni une parcelle de ce repas sans fin.

Quand il eut picoré toute la mie, elle en prit de nouvelle et la lui offrit dans le creux de sa main, cette fois.

Il arriva, se posta devant la main, l'examina sous toutes ses faces, en haut, en bas, voulant bien mais n'osant pas ; puis une prudence le prit ; d'un saut il détala.

« Psitt ! Psitt ! » gazouillait-elle.

Elle n'avait pas bougé. Cette immobilité le rassura ; décidément alors, sentant renaître son insatiable appétit, — il n'était pas tous les jours à pareille fête, — il s'avança, se recula et, tout d'une fois déterminé, il se mit à picoter à la pointe du bec cette main si abondamment pleine.

Elle l'admirait, ravie. Ses ailes, en s'ébattant, remuaient autour d'elle des sensations neuves et profondes. Le ciel était entré dans sa chambrette ; des rosées matinales luisaient sous ses yeux ; le petit pierrot lui avait apporté la sensation de l'espace, il s'agitait avec un frémissement extraordinaire qui rappelait à Claire le chamaillis du vent dans le feuillage. Il lui semblait qu'en lui seul il avait absorbé toute la gaieté du printemps.

Des souvenirs s'éveillèrent en elle, et elle pensa aux bois, aux plaines dorées, aux sources, à la grande et bonne nature. Trois ou quatre fois dans sa triste vie, on l'avait menée à la campagne ; elle avait entendu les oiseaux, le bruit doux des grands arbres balancés, la sourde rumeur des sèves ; même un jour, il y avait de cela quinze ans, au moins, elle s'était endormie sur la mousse, dans la tiédeur de la forêt, et, quand elle s'était réveillée, il lui avait paru que les vieux chênes lui souriaient.

Les noires idées s'en allaient à travers ce rappel des heures roses.

D'ailleurs, est-ce qu'après les jours sombres il n'y a pas les jours heureux ! Est-ce que, lui aussi, le petit oiseau, n'avait pas connu les épreuves de l'hiver ! Tout frissonnant, il avait enduré le gel et la bise ; son nid, battu par la grêle, sa plume trempée d'eau, ses ailes endolories et raidies, n'était-ce pas bien autre chose encore que l'injure et la sottise de quelques créatures étourdies peut-être plus encore que méchantes ? Vingt fois, cent fois, la mort l'avait frôlé en abattant autour de lui les feuilles et les couvées ; mais il avait résisté, et, le printemps revenu, il avait été payé de sa vaillance par d'infinis bonheurs. Devant le courage têtu de ce petit oiseau, elle eut honte de ses défaillances.

Cette bête du ciel, qui sait ! était un rappel à l'ordre, un avertissement de ne jamais désespérer, une leçon venue de la mère Nature. Quelque chose de sa tendresse prévoyante pour les faibles était mêlé à son entrée dans la mansarde ; ce n'est pas en vain qu'il avait choisi la plus nue et la plus pauvre, chassant au bruit de ses ailes mignonnes ces autres ailes traînantes et sombres qui sont celles de la mort. Et elle le bénissait à présent, elle le remerciait d'être arrivé si à propos, elle pleurait de joie à lui voir exécuter ses gracieuses voltiges, égayé, rasséréné,

s'amusant presque de ces quatre murs qui remplaçaient tout à coup le champ illimité des airs.

Une vie nouvelle commença.

M. Friquet, — c'était le nom qu'elle lui avait donné, — semblait avoir accepté très bien ce petit ménage à deux avec cette pauvre fille dont le cœur était plein de tendresses et qu'il trouvait jolie à l'égal des choses les plus jolies de la création. Est-ce qu'elle n'avait pas toujours un beau sourire aux lèvres quand elle rentrait? Et la beauté n'est-ce pas, en fin de compte, la bonté?

M. Friquet ne pensait plus aux parties de la rue. Comme un cadet de famille qui a longtemps couru les aventures, il jouissait de cette existence en pantoufles dans une maison bien close où le soleil pénétrait peu, c'est vrai, mais où ne pénétrait pas le vent, et qui, tout le jour muette, pendant l'absence de la dame et maîtresse, lui permettait la sieste et la songerie jusqu'au moment où sa rentrée remettait en rumeur fourneau et vaisselle.

Étant un peu paresseux, rien ne lui allait comme d'avoir son couvert mis matin et soir, sans avoir un pas à faire au dehors.

Il avait connu tant de ses parents, qui, misérablement, avaient fini sous la griffe d'un chat, au détour des gouttières ou dans l'embuscade des tuyaux de cheminée; tant d'autres encore qui, vieux et perclus, n'ayant pas pu se choisir un logis tiède, s'étaient éteints solitaires sur quelque toit abandonné; il avait vu enfin tant de déceptions et de misères que, ma foi! tout l'espace bleu, rayonnant à travers le carreau de la vitre, ne valait pas, à de certains jours, le papier bleu indigo, fleuri de bouquets blancs, dont était tendue la mansarde!

Il avait pris du ventre, grasseyait en pépiant, médisait, l'ingrat, de cette liberté qu'il avait perdue, mais qui, en somme, se bornait à piailler, l'été, dans les arbres, et l'hiver à geler sur son perchoir.

Et prrou! prrou! chip! chip! faisait-il en manière de dédain pour tout ce qui n'était pas elle.

Bien mieux valait se tenir la plume chaude en un bon râtelier, grassement dormir ses après-midi, ne point se crotter l'échine à gueuser dans les fumiers, et vivre en rentier dans ses meubles, sans peine ni tracas!

M. Friquet, on le voit, avait une philosophie aimable.

Dieu merci! tout le monde ne l'a pas, car qu'adviendrait-il du ciel et des bois si les friquets de son espèce se mettaient à les déserter, sous prétexte de bon gîte et de franches lippées? Il était volontiers de ces gens qui trouvent tout bien, du moment que tout est à leur avantage, et ne prennent souci que d'être le mieux possible avec les choses et avec eux-mêmes, sans penser plus loin.

C'est bien vrai qu'à peine l'œil ouvert, il voyait aller et venir par la chambre la bonne Claire, en train d'emplir son godet de lait frais; c'est bien vrai qu'elle partageait avec lui son pain et ses œufs, lui donnant le meilleur, se gardant volontiers la croûte et l'albumine; c'est bien vrai que tout le jour la table était mise pour lui et qu'il n'avait à s'occuper que de boire et de manger, en vrai goulu qu'il était; mais M. Friquet ne se doutait pas au prix de quelles souffrances il avait toutes ces bonnes choses.

Elle avait repris la dure habitude de l'atelier.

Tous les matins, dès sept heures, elle partait, un maigre chanteau de pain dans son cabas, et, par les rues sommeillantes où les rares passants bâillaient, demi engourdie elle-même mais vaillante et

pensant à M. Friquet, elle gagnait la triste chambre qui l'allait tenir prisonnière tout le jour. Ses compagnes ne savaient pas quelle force c'est dans la misère qu'un ami, un bon ami, qu'on est sûr de retrouver au logis, qui vous accueille avec des yeux brillants de plaisir et auquel on songe pendant qu'il n'est pas là.

Si elle y songeait! Elle avait avec lui, dans le secret de son cœur, d'infinies conversations.

« Voyons, monsieur Friquet, qu'allons-nous faire pour dîner? Une couple d'œufs sur le plat? Je les ai pris tout frais chez la fruitière. Oh! ils sont transparents; voyez plutôt. Et pas trop chers, Dieu merci! Voilà justement le feu qui s'allume. Eh bien, que décidez-vous? Vous les faut-il sur le plat ou à la coque? Oh! ne faites pas attention à moi. Moi, d'abord ça m'est égal. J'aime autant l'œuf à la coque que l'œuf sur le plat. J'ai pris aussi une salade, une salade bien verte. Ah! ah! vous riez, monsieur Friquet! Vous rirez bien plus encore tout à l'heure. Nous disons donc à la coque, n'est-ce pas? Vous voyez bien, mauvais sujet, qu'on ne songe qu'à vous plaire. »

Et le feu pétillait, la bouilloire chantait; en quelques instants les œufs étaient sur la table, et tous deux, Claire et le moineau, les becquetaient, elle assise devant la nappe, lui perché devant elle sur le rebord d'un verre ou cramponné à ses doigts.

A chaque morceau, il secouait ses ailes, regardant le morceau et Claire tour à tour, l'œil éclatant et la tête sur le côté.

« Chip! Chip! Chip! » bruissait-il d'une voix stridente. Et c'était comme une excitation à lui donner encore, et comme un remerciement pour la peine qu'elle prenait de le servir.

Son bec mutin fourrageait le pain, le sel, la salade, le creux des mains, allait partout, disputait même les bouchées à sa bouche, jamais ne demeurait en repos; et ses agaceries, ses effronteries, ses pillages mettaient la table en rumeur comme ses pareils mettent en rumeur la feuillée des bois.

On buvait au même verre, on mangeait à la même assiette. Ah! M. Friquet avait des volontés quelquefois; il n'était pas gaillard à se contenter de tout: tantôt c'était le pain qu'il rejetait d'un sec petit coup de bec qui disait nettement: Je n'en veux pas. Ou bien l'œuf, la salade ou quelque autre chose. C'est qu'il savait bien, M. Friquet, qu'un biscuit l'attendait dans l'armoire, et il était friand de biscuit, au delà de toute mesure.

Le dimanche était surtout un beau jour.

Tôt levée comme à l'ordinaire, car les ouvrières ne connaissent pas les longs sommeils, Claire réparait le désordre de la semaine, vaquant à petit bruit et marchant sur la pointe des pieds par la chambre, de peur d'éveiller M. Friquet qui, gras et dodu, la tête dans les plumes, ronflait dans un coin.

« M. Friquet ne s'éveillera pas avant une heure, disait-elle en le regardant, j'aurai le temps de tout ranger. »

Et elle époussetait, nettoyait, passait le parquet à l'eau, égayée à l'idée de cette belle journée du dimanche qui la déchargeait un peu de sa chaîne.

Enfin le moineau ouvrait l'œil. C'étaient des cris aussitôt.

« Bonjour, monsieur Friquet! Comment a-t-on passé la nuit?

— Tschip! Tschip! » répondait l'oiseau.

Et elle reprenait :

« Oh! moi, très bien, je vous remercie. »

Le déjeuner commençait aussitôt. Il arrivait un peu engourdi encore, les yeux noyés. Elle le grondait, le caressait, chuchotait.

« Ah! paresseux! Voilà qu'il va être huit heures! »

Il se posait sur son épaule, et glissait sa tête ronde sous ses lèvres pour se faire embrasser.

Puis l'on causait de choses sérieuses :

« Monsieur Friquet! Hé! monsieur Friquet.

— Tschip! Tschip! » répétait-il, — ce qui équivalait à : — Eh bien, quoi? me voilà!

— Monsieur Friquet, donnez-moi un bon conseil. Qu'allons-nous manger pour notre dimanche?

— Chirip!

— Je vous entends! Biscuit! biscuit! Mais on ne peut pas se nourrir uniquement de biscuit! Il faut autre chose *avec*. Si nous achetions une couple d'artichauts! Aimez-vous l'artichaut, monsieur Friquet? Oui! Ah! je savais bien qu'un artichaut vous sourirait! Attendez-moi là, je cours chez le fruitier. »

Le dimanche s'achevait ainsi dans de mutuelles gamineries.

En fallait-il plus pour changer en roses fleuries les douloureuses épines? Elle avait mis en ce petit moineau babillard et franc le trésor de ses tendresses; c'était son dévouement et sa sollicitude; c'était son ménage, c'était sa famille.

Ils vécurent longtemps heureux, et s'aimèrent toujours.

C. LEMONNIER.

PETITE ET GRANDE

Mlle Bébé trouve très commode et très agréable d'être à la fois, ou plutôt tour à tour, petite et grande.

Quand elle est par terre, sur ses pieds, elle est très petite et ses frères et sa sœur se moquent d'elle et l'appellent Petiote, Poucinette, petite Poucette, mais Mlle Bébé les laisse rire : elle sait bien que lorsqu'il s'agit de ramasser un objet tombé, c'est elle qui le saisit toujours la première,

parce que c'est elle qui est le plus vite baissée; elle sait aussi qu'elle n'a qu'à grimper sur une chaise pour être aussi grande qu'eux tous.

Mais ce n'est pas seulement de cette façon-là que Bébé est alternativement petite et grande; le changement dépend aussi du moment de la journée où elle se trouve et des circonstances qui se présentent.

Le matin, quand elle se réveille, Bébé est toute petite : si elle était grande, maman ne la prendrait pas à côté d'elle dans son lit. Quand elle arrive à la salle

à manger elle est encore petite pour s'installer sur les genoux de grand'mère et se faire donner son déjeuner à la becquée comme un oisillon. Mais, cinq minutes après, si elle voit travailler sa maman, elle devient subitement très grande pour avoir un chiffon, une aiguille et du fil et coudre comme une dame. Elle est très grande aussi lorsqu'elle a envie d'avoir les beaux livres de ses frères ou la plus jolie poupée de sa sœur, si grande qu'elle n'abîme rien, ne casse rien et qu'on peut tout lui confier sans danger. Mais, si quelqu'un parle de lui reprendre l'un de ces précieux objets, changement total : « Tu peux bien me laisser ta belle poupée, Marie ! tu sais, je suis toute petite, il ne faut pas me faire pleurer ! »

Lorsqu'il est question d'une belle promenade bien amusante pour les autres enfants, Mlle Bébé tourmente afin qu'on l'emmène, elle aussi : « Je suis grande, je marche très bien. » Malheur à celui qui se fierait à cette déclaration ambitieuse ! Au bout de dix minutes Mlle Bébé, trouvant la rue monotone, le pavé trop dur, le soleil trop chaud, lui crierait d'une voix dolente : « Je suis petite ! je suis fatiguée ! prends-moi dans tes bras et porte-moi ! »

A table, lorsqu'il y a dans son assiette un peu trop d'une soupe qu'elle n'aime pas, Mlle Bébé réclame, sous prétexte qu'elle est trop petite pour cette portion si grande. Mais, lorsque arrive le gigot ou le rosbif, Bébé oublie tout à fait qu'elle est petite et demande qu'on lui en donne une tranche très belle, très grande, énorme comme celle de papa.

Quand elle tombe un peu plus rudement que de coutume ou lorsqu'elle se heurte à un meuble, Bébé est aussi extrêmement petite ; elle se met à pleurer d'un air lamentable, et il lui faut des caresses, des cajoleries, des baisers à n'en plus finir pour la guérir et lui rendre le calme et le contentement.

C'est surtout le soir, au moment de se coucher, que Bébé rapetisse et rajeunit. A partir du moment où on lui a mis son bonnet de nuit, elle n'a plus trois ans, elle a six mois tout au plus ; elle ne sait plus se tenir debout, à peine assise ; il faut qu'elle soit couchée sur les genoux de sa maman, nichée dans ses bras, et quand elle est là, dans ce petit coin si bon, elle voudrait y rester toujours à écouter les chansons qui la bercent et ne jamais aller dans son lit.

Jusqu'à présent, on n'a guère fait que rire de ces métamorphoses si fréquentes et si soudaines. Cependant, je sais d'une façon positive que la maman de Mlle Bébé a déjà exigé plusieurs fois que la petite personne renonçât à quelques-unes de ses manies d'enfant gâté, et on a très bien vu alors qu'elle n'était pas du tout trop petite pour obéir.

Peu à peu elle apprendra à ne plus se soustraire à tout ce qui lui déplaît ; elle s'habituera à se soumettre aux volontés et aux désirs des autres, et, quand elle sera devenue très sage et très raisonnable, elle pourra se déclarer grande, sans que personne y trouve à redire.

F. Dupin de Saint-André.

L'HÉRITIER DE ROBINSON

VI

LA JUNON

Personne n'ignore que Saïgon est la capitale de la Cochinchine française, la plus jeune à la fois et la plus florissante de nos possessions d'outre-mer. Il serait assurément injuste de faire exclusivement honneur de cette prospérité à nos facultés colonisatrices, quoiqu'on soit, en général, trop porté à en faire bon marché. — La France, après tout, a laissé sa marque profonde où elle a passé, au Canada, comme à l'île Maurice, en Égypte comme sur le Rhin ; elle a du moins sur des nations plus tenaces un avantage précieux et rare, c'est que ses anciennes colonies lui sont toujours restées attachées en dépit du malheur des temps. — Mais, à Saïgon, c'est la nature qui a presque tout fait, on peut le dire.

Placée dans une position merveilleuse au bord du Donaï, à peu près comme

Londres au bord de la Tamise, et sur une des mers les plus riches du globe, Saïgon devait nécessairement devenir la grande station maritime et le grand marché d'échanges entre les Indes anglaises, la Chine et le Japon, entre Manille, l'opulente colonie espagnole, et Java qui relève des Hollandais. Sa rade, si sûre et si vaste, la commodité de ses communications par eau avec une immense contrée agricole, sa richesse en bois de construction, les facilités de sa défense militaire, tout devait concourir à en faire rapidement le grand port de ravitaillement de l'Indo-Chine en même temps qu'une position stratégique de premier ordre.

Le percement de l'isthme de Suez, l'établissement des grandes lignes de vapeurs et la pose des câbles électriques entre les ports asiatiques et l'Europe sont autant de circonstances favorables qui devaient nécessairement donner une impulsion vigoureuse à ce développement. En fait, la floraison presque subite de cette grosse ville française au bord de l'Indo-Chine ne peut trouver de terme de comparaison que dans deux phénomènes analogues et plus brillants encore : la féerique explosion de Melbourne en Australie, et de San-Francisco au bord californien du Pacifique.

Saïgon, d'ailleurs, n'est pas seulement une admirable station maritime, militaire et commerciale. C'est la capitale d'une colonie des plus prospères, d'une France asiatique égale en superficie à la moitié de nos possessions de l'Inde au plus beau temps. Et, circonstance singulière, qui a bien aussi sa part, sans doute, dans la rapide fortune de cette colonie de vingt-cinq ans, les indigènes de la Cochinchine, ou Annamites, semblent avoir été prédestinés à devenir nos compatriotes : leur caractère national, leurs défauts et leurs qualités présentent avec les nôtres des analogies qui avaient, de très longue date, fait surnommer ces Asiatiques les *Français de l'Orient*. C'est une population fine et spirituelle, pure de tout fanatisme, dénuée de tout préjugé de caste et qui s'est d'abord trouvée prête à s'assimiler nos mœurs, nos idées et jusqu'à notre langue. Après une occupation d'un quart de siècle à peine, la Cochinchine est déjà plus française, on peut le dire, que certains coins de nos plus vieilles provinces.

La capitale est donc devenue, depuis quelques années, le grand centre de ralliement de nos forces éparses dans les mers de Chine ou dans le Pacifique. C'est là que vont toucher tous les navires de l'État partis de Toulon pour les ravitaillements, transports de troupes et rapatriements nécessités par les besoins des stations secondaires. A côté du mouvement commercial proprement dit, il y a toujours un mouvement maritime officiel des plus importants.

C'est dire que le cercle militaire de Saïgon est généralement fort animé. Les hôtes de passage y abondent. Les nouvellistes y foisonnent. Des officiers, qui se promenaient, il y a vingt-cinq jours, sur les boulevards parisiens, y rencontrent d'autres officiers qui mangeaient, il y a quatre jours, des nids d'hirondelles à Hong-Kong. Les arrivants de la Nouvelle-Calédonie y serrent la main aux partants du Japon. On y parle d'Alexandrie, de Toulon, de Nice ou de Yokohama comme des stations voisines et qu'on a quittées hier. Étant donné que Saïgon est l'œil de la France asiatique, on peut admettre que le salon du Cercle est la pupille de cet œil.

Le Cercle présentait ce jour-là une animation inaccoutumée. L'arrivée en rade de Saïgon d'un des grands transports trimestriels de l'État, la *Junon*, venait d'y jeter depuis quelques jours un fort contingent d'officiers de tout grade et de tout

âge. Et, d'autre part, un autre contingent d'officiers se préparait à quitter la Cochinchine pour rentrer en France à bord de la même *Junon*, d'où un concours peu ordinaire d'uniformes. Il y avait tous les jours des dîners d'adieu, des déjeuners intimes, des bals, des toasts à l'infini : d'où un air de fête et de belle humeur spécialement visible sur la face énergique et narquoise du colonel Hugon de Quost de Tresmacher, commandant le 6e d'infanterie de marine.

En dépit de son nom rébarbatif, le colonel était un des hommes les plus gais de l'armée française. Comme le héros de Beaumarchais, il avait, de longue date, pris l'habitude de rire de tout, pour ne pas être obligé d'en pleurer. Avec cela, soldat jusqu'au bout des ongles, actif, vigoureux, bien pris dans sa taille moyenne, un troupier fini, disaient ses hommes qui l'adoraient. Dans les situations les plus tragiques, — et il en avait vu de toutes les couleurs au cours de sa carrière coloniale, non seulement le colonel Hugon savait toujours trouver à propos l'expédient, la solution nécessaire, mais il savait aussi trouver le mot pour rire, de quoi ses soldats lui étaient peut-être encore plus reconnaissants. Très strict sur les questions de service et de discipline, c'était dans les relations personnelles le chef le plus affable et le plus courtois, le camarade le plus cordial.

Après deux années passées en Cochinchine, le colonel se voyait sur le point de revenir en France où il allait ramener, avec son état-major, deux compagnies de son régiment ; et ce n'est pas sans un vif sentiment de plaisir qu'il envisageait cette perspective.

« Allons, messieurs, dans trois jours le départ! disait-il à quelques officiers groupés autour de lui. La *Junon* ne marche pas trop mal, dit-on... En une semaine, nous toucherons à Singapore, en dix jours à Aden ; mettons-en douze pour arriver à Suez ; autant de Suez à Toulon... Dans six semaines au bas mot, je compte bien prendre un verre de madère au café du Helder. »

Le colonel avait à peine articulé cette espérance qu'on lui apporta une grande lettre timbrée : *Cabinet du Gouverneur.*

« Vous permettez, messieurs?... fit-il en la décachetant... Oh! oh! reprit-il après un instant de silence, voici bien du nouveau... Je crois que j'étais en train de compter mes poussins avant qu'ils fussent éclos, comme disent les Anglais! Dépêche ministérielle, messieurs, qui change l'itinéraire de la *Junon!*... Au lieu de rentrer par le canal de Suez, ordre de faire le grand tour par le cap Horn, en touchant aux Marquises et à Taïti!... Encore pourrons-nous nous estimer heureux si nous ne trouvons pas là l'ordre d'y rester ou d'y laisser une compagnie... On prévoit des difficultés diplomatiques à l'occasion de l'annexion des îles de la Société.

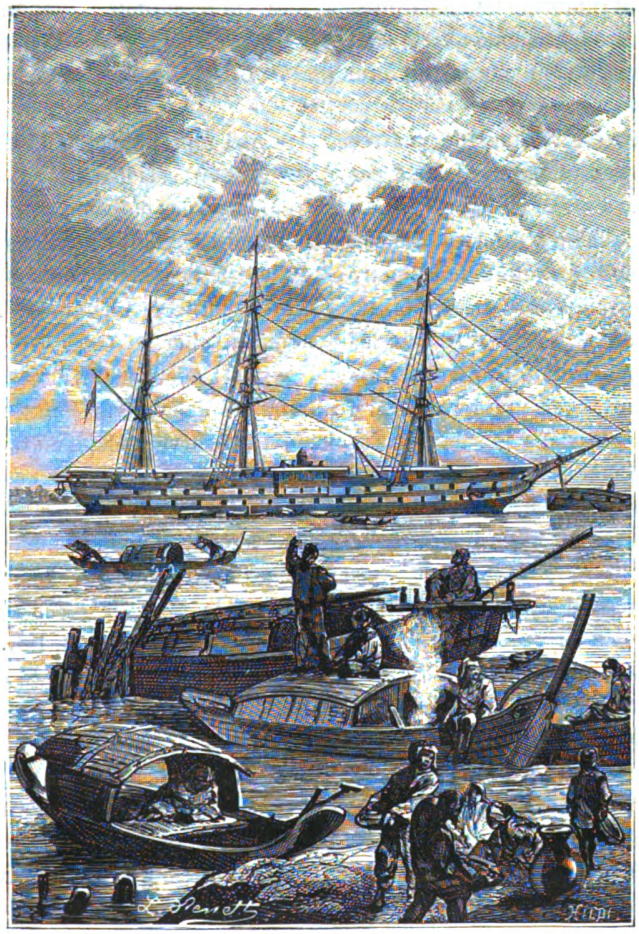
— Eh bien, voilà qui est amusant! firent les officiers en chœur.

— Oui, c'est un joli bout de promenade qu'on va nous faire exécuter pour nous rapatrier! Au lieu d'arriver à Toulon en cinq ou six semaines, nous aurons de la chance si nous y sommes dans quatre ou cinq mois!...

— C'est amusant! répliqua le capitaine Fazelier, un officier ambitieux qui se préparait au concours de l'École supérieure de guerre.

— Amusant! répliqua le chef de bataillon Gerfelt qui avait l'esprit porté à la contradiction. Si c'est pour vous amuser que vous êtes entré dans l'infanterie de marine, vous avez vraiment manqué votre vocation.

— Non, mon commandant, ce n'est pas pour m'amuser, c'est pour avoir de l'avan-



cement, dit le capitaine Fazelier. Seulement j'aurai fait une mauvaise affaire si ce retard m'empêche d'arriver à temps pour le concours de cette année.

— On dirait, à vous entendre, que l'avancement est plus rapide chez nous qu'ailleurs!... Nous prenez-vous pour des crétins? grommela le commandant Gerfelt.

— Rien n'est plus loin de ma pensée, répondit d'un air affable le capitaine. Mais il y a la fièvre jaune, mon commandant, la fièvre jaune que vous oubliez et qui fait des vides supplémentaires dans nos rangs...

— La fièvre jaune est un mythe, prononça le chef de bataillon d'un ton péremptoire. Tenez votre ventre chaud, gardez-vous de l'humidité, faites régulièrement vos quatre repas par jour et vous verrez si la fièvre jaune mord sur vous!.. Voilà vingt ans que je roule ma bosse au Sénégal, en Cochinchine, au Gabon. Est-ce que j'ai eu la fièvre jaune, moi?

— Pourtant la fièvre jaune existe!

— Elle existe, oui, pour les maladroits qui se laissent pincer, pas pour les gens qui ont de l'étoffe et de la résistance.

— Enfin vous ne nierez pas que la statistique...

— Je me moque bien de la statistique!...»

La discussion menaçait de s'échauffer, car la nouvelle du changement d'itinéraire

avait visiblement rembruni tous les fronts, quand on vint dire au colonel que le chef de musique du régiment demandait à lui parler,

« Faites-le entrer à l'instant, ventre-bleu! dit-il. C'est un gaillard à ne pas faire attendre... »

Et tous les officiers de rire. Chacun savait à Saïgon que la vanité de l'illustre M. Réty n'avait d'égale que sa susceptibilité.

Un petit homme, court et trapu, les coudes en dehors, la tête droite, en uniforme d'adjudant, avec une lyre d'or au collet, se présenta dans le salon. Il s'avança vers le colonel et le salua avec la dignité d'un homme qui se flatte de porter en lui-même toute la culture esthétique d'un régiment.

« Vous m'avez fait demander, mon colonel?

— Oui, monsieur Réty... Je voudrais vous prier de modifier un peu votre programme pour le concert de demain. Les dames se plaignent que vous leur donnez toujours les mêmes morceaux...

— Modifier mon programme!... Mais, mon colonel, c'est impossible! Il est imprimé! Ces dames sont vraiment d'une exigence, et aussi d'une incompétence!... Pensent-elles qu'on improvise ainsi des orchestrations au pied levé?...

— Qu'on improvise!... La musique que vous nous jouez est donc de vous, monsieur Réty? demanda malicieusement le colonel Hugon.

— Assurément, dit le chef d'orchestre avec un aplomb imperturbable. Voyez plutôt, mon colonel. »

Il exhibait un programme imprimé que le colonel lut à haute voix :

1° *Robert le Diable...*, par M. Réty.
2° *Le Barbier de Séville...*, par M. Réty.
3° *Guillaume Tell...*, par M. Réty.
4° *Le Domino noir...*, par M. Réty,
5° *Les Huguenots...*, par M. Réty.
6° *La Dame blanche...*, par M. Réty.
7° *L'Africaine...*, par M. Réty.

« Ah! reprit le colonel, sans se départir de son sérieux. Je vois que je me trompais. Tous ces morceaux sont de vous, puisque c'est imprimé... J'avais cru jusqu'ici qu'ils avaient pour auteurs un certain Meyerbeer, un nommé Rossini et un nommé Auber...

— Oh! mon colonel, ces gens-là ont composé des opéras *civils* sur les mêmes sujets, c'est vrai. Mais, en fait de musique militaire, voyez-vous, c'est l'orchestration qui est tout.

— Je comprends... Ainsi, il n'y a pas à songer à avoir du nouveau pour le concert de demain.

— Non, mon colonel. Le ministre de la guerre en personne me le demanderait, que je lui répondrais : — Mon général, foi de Réty, c'est impossible!

— Eh bien, nous nous contenterons donc de ce que vous avez à nous donner, monsieur Réty, et nous transmettrons vos raisons aux dames qui nous avaient chargé de leur requête... Voulez-vous me faire le plaisir d'accepter un verre de pale ale?

— Non, merci, mon colonel. Je ne prends jamais rien entre mes repas. Dans la profession artistique, il faut garder ses idées nettes, et la mienne est de ne boire que de l'eau...

— Au revoir donc, monsieur Réty. »

Et le chef de musique se retira, fier comme Artaban d'avoir tenu tête à son chef.

Tandis que l'état-major du bataillon d'infanterie de marine passait ainsi à deviser familièrement les heures qui suivent les exercices de la matinée, une activité dévorante régnait à bord du transport mixte la *Junon*, mouillé en face des bâtiments de l'Intendance.

Depuis cinq jours, tout l'équipage, aidé

d'une forte escouade de coolies ou porte-faix indigènes, avait travaillé à regarnir de charbon les soutes vides de la frégate, et, cette opération achevée, il s'agissait de nettoyer de fond en comble les ponts et batteries, à grand renfort de seaux d'eau, de repeindre la carène à l'extérieur, de faire en un mot la toilette du bâtiment.

Le capitaine Mancarut, qui la commandait, était un vieux loup de mer qui connaissait mieux que pas un les faibles et les péchés mignons du matelot. Il savait qu'il est aussi impossible aux trois quarts de ces grands enfants de se bien conduire à terre avec de l'argent dans leur poche, qu'il peut l'être à des collégiens de rencontrer un chien sans le taquiner. Aussi avait-il deux règles dont il ne s'écartait jamais: la première était de faire travailler nuit et jour son équipage à bord, quand il était en rade; la seconde, de ne faire payer les mois de solde échus que l'avant-veille même du jour où l'on devait appareiller.

Retarder d'un jour de plus eût été cruel, c'eût été empêcher les bons fils, les bons frères et les bons parents que pouvait compter la *Junon*, d'envoyer, sous forme de mandat-poste, un petit souvenir à leur famille. Et les bons fils, les bons frères, les bons parents, étaient aussi nombreux à bord de la *Junon* que sur aucun navire français.

Or, le grand jour, — *Sainte-Paye*, comme on dit dans les administrations civiles, *Saint-Dominique*, comme on dit dans la marine, — était enfin arrivé. Le matin, de bonne heure, le commissaire du bord, M. Gilbert, un joli petit monsieur tout frisé et pommadé, s'était embarqué avec « Dominique », un énorme coffre en bois à bandes de fer, pour aller prendre à terre, chez le trésorier, les fonds nécessaires à la répartition.

Il était de retour au bout d'une heure.

« Dominique !... voilà Dominique !... »

En deux secondes, le mot avait couru du grand hunier à la câle, et l'équipage saluait de ses joyeux quolibets l'arrivée de la bienheureuse caisse.

Parmi les plus bruyants se signalaient surtout Comberousse, un gabier, que son accent désignait d'emblée comme un fils de Marseille, et son « matelot » Barbedette, qui, lui aussi, était quasi Marseillais, étant originaire de La Ciotat.

« Tiens bon là, vieux loup !... Va pas larguer !... criait Comberousse au matelot en cheveux gris tout chevronné, qui présidait à l'embarquement du coffre. En douceur !... Laisse pas tomber Dominique à l'eau, mille millions de sabords !...Soulage, mon fils !... Amène... Houp !... ça y est ! Nos respects à M. Dominique !... La santé est bonne?... Pas d'avaries dans les côtes?... »

Ces facéties méridionales étaient généralement saluées par les rires de l'assistance, mais ne semblaient pas être du goût du patron de la chaloupe, Kéradec, un vieux Breton trapu et ratatiné, qui avait plutôt l'air de les prendre comme autant d'injures personnelles.

« Tu ferais mieux de moins bavarder et de mettre un peu plus d'huile de bras à l'ouvrage !... interrompit-il brusquement.

— Tiens, le père la Grogne qui a parlé !... Il va pleuvoir pour sûr ! répliqua Comberousse sans autrement se formaliser du reproche de paresse qu'il savait peu mérité. Messieurs et mesdames, c'est pour avoir l'honneur de vous annoncer que la représentation va commencer !... *M. Dominique restera chez lui...* grand drame en cinq actes, avec la retenue de la *délègue*, distribution à MM. les capitaines de compagnies, répartition par MM. les fourriers, divertissements variés par ceux qui *aureront* la permission d'aller à terre, et bouquet final de jours de

cale pour ceux qui *aureront* manqué de modération dans les plaisirs!...

— Le pacha!... Ferme ta boîte, mauvais cachalot!... »

Le silence se rétablit comme par magie.

Le *pacha*, c'était le commandant Mancarut, qui venait en effet de sortir de chez lui et de faire son apparition sur le pont.

« Voilà le moment de lui présenter ta requête, moussaillon! » dit Kéradec à un novice aux joues blanches et roses en lui allongeant un coup de pied amical en guise d'encouragement.

Coédic, c'était le nom du novice, devint rouge comme une pivoine, puis pâle comme un linge, à la pensée de l'entrevue redoutable qu'il s'agissait d'affronter. Mais tous les yeux étaient sur lui, et son vénérable ancien Kéradec, le plus médaillé des gabiers, avait parlé; impossible de reculer. Coédic s'avança donc vers le commandant, en roulant dans ses mains son bonnet de laine. Puis, au moment où le *pacha* revenait vers lui, dans la promenade silencieuse qu'il exécutait comme un pendule à l'arrière du grand panneau, le novice s'arrêta immobile.

« Qu'est-ce que c'est? Que me veux-tu?... demanda le commandant d'un ton bourru, mais où il n'était pas malaisé pourtant de démêler un fond de bienveillance.

— Commandant, c'est que je suis consigné demain, et je voudrais pourtant bien aller à terre!...

— C'est impossible si tu es consigné... Du reste, je ne donnerai que des permissions de deux heures...

— Je n'en demande pas tant, commandant. Une heure même me suffirait, reprit Coédic de sa voix douce, en roulant de plus en plus fort son bonnet.

— Ah! Et qu'as-tu donc de si important à faire à terre?

— Commandant, c'est aujourd'hui Saint-Dominique, et je voudrais envoyer ma solde chez nous, la mettre moi-même à la poste.

— Ah! fit le *pacha* radouci et lui jetant un regard attendri. C'est pour cela que tu veux aller à terre?... Et pourquoi es-tu consigné?...

— Pour avoir été une demi-minute en retard à ramasser les plats ce matin.

— C'est bon. Je parlerai au capitaine d'armes. Tu auras ta permission, *mon fi*, » dit le commandant d'un ton tout à fait paternel.

Et il reprit sa promenade silencieuse, tandis que Coédic se retirait enchanté.

La nouvelle qu'il rapportait eut bientôt fait le tour de la frégate et jeté le désespoir dans les batteries.

« Enfoncées les permissions!... Paraît que le vieux a mis dans sa tête de ne donner que deux heures... Rapport sans doute à ces satanés marsouins que nous allons prendre à bord!... Marsouins de malheur!... Chiens de marsouins!... Si c'est permis de priver tout un équipage de sortie pour des oiseaux de cette espèce!... Vieux dur-à-cuire de pacha!... C'est moi qui ne pleurerai pas quand il prendra sa retraite... Deux heures de permission après deux mois pleins d'embarquement! Voilà ce qui s'appelle de la générosité! Prenez garde de vous faire mal, commandant, vous allez user tout votre fil à largesses!... Coquin de métier, tout de même!... Dis donc, Barbedette, est ce que tu n'aimerais pas mieux couler à pic tout de suite avec un obus aux talons?... Cré nom de nom de mille millions de fauberts!... Si ce n'est pas à s'aller pendre à la grande hune!... Vieux dur-à-cuire de pacha!... Gredins de marsouins!... »

Ainsi s'exhalait librement le dépit de l'équipage, tandis que le commandant Mancarut, bien sûr de l'effet que devait produire sa décision, riait dans sa barbe en se promenant sur le pont.

« Allez, allez, bougonnez tout à votre aise! se disait-il en savourant sa ruse de guerre. Je vous attends à demain quand on vous annoncera une permission de cinq heures!... Elle vous paraîtra vingt fois plus douce qu'une journée pleine donnée sans difficulté... »

Cependant la répartition de la solde s'était opérée par les soins des capitaines de compagnie et des fourriers, et les matelots, distraits par les calculs compliqués qu'entraîne cette opération, commençaient à oublier leur dépit. De mémoire d'homme on n'a vu un marin trouver son dû dans le total que lui remet le comptable. Il est toujours intimement persuadé que les agents du Trésor se coalisent pour le voler. Tout spécialement les retenues opérées sur la solde, soit au profit des familles (sous le nom de *délégation*, que les marins prononcent *délègue*); soit au compte de la « masse d'habillement » et à celui de la Caisse des invalides, — ces retenues ont le privilège de donner lieu aux plus noirs soupçons.

« Cré coquin de sort, s'il y a une justice! disait Comberousse en quittant la petite table du fourrier, où il venait de recevoir sa poignée de monnaie. Mais qu'est-ce qu'ils en font donc de notre argent? Voilà ce que je me demande toujours... Un matelot de 1re classe à 24 sous par jour pendant deux mois, c'est 72 francs, pas vrai?... Deux mois de supplément de gabier à 9 francs, c'est 18 francs en plus, n'est-ce pas?... c'est donc 90 francs que je devrais toucher!... Eh bien, pas du tout. Ces gaillards s'arrangent pour ne me donner que 46 francs 6 sous!... Si je comprends comment ils y arrivent, je veux être pendu!...

— C'est bien simple, et le premier mousse venu te l'expliquerait, dit Coédic de son air sérieux. Tu as *seize* francs de délègue pour ta famille, pas vrai? Eh bien, pour deux mois cela fait 32 francs à déduire de ta paye. Plus 3 sous par jour pour la masse d'habillement : sur soixante jours c'est 9 francs. Ajoutés à 32 francs ces 9 francs font 41. Plus 3 du cent qu'on te retient pour les invalides de la marine, afin que tu puisses aller t'y reposer quand tu seras vieux, si tu n'as pas d'autre asile; c'est encore 2 fr. 70 centimes à déduire de 90. Il te reste donc à toucher 46 francs 6 sous, précisément ce que le fourrier vient de te remettre. »

Tous les matelots écoutaient Coédic bouche béante, stupéfaits de le voir ainsi jongler avec les chiffres. Mais Comberousse ne se tint pas pour battu :

« Toi, tu es encore de la graine à fourrier! dit-il moitié riant, moitié furieux, en regardant Coédic. On voit que tu as été à l'école des mousses!... Tu auras de l'avancement, va, mon garçon!... »

Il sentait bien au fond que ce novice avait raison. Mais il ne voulait pas l'avouer.

Tout le monde s'empressait autour de Coédic pour lui faire vérifier ses comptes sur son ardoise. Et dans cette occupation chacun oubliait un peu le désappointement causé par la décision du commandant. Peu à peu, d'ailleurs, avec la philosophie naturelle au marin, on commençait à la regarder sous un jour moins sombre, à se dire qu'après tout, deux heures de permission et de promenade à terre valaient mieux que rien.

A midi, quand un vapeur anglais, le *Dekkan*, entra en rade venant de Calcutta, ces grands enfants ne songeaient plus qu'à critiquer ses manœuvres et à le regarder s'amarrer à quai, comme s'ils assistaient pour la première fois de leur vie à pareil spectacle.

André Laurie.

(La suite prochainement.)

AUTOUR D'UN CERISIER

V

DE PRÈS ÇA N'EST RIEN. — DESSIN DE MÉRY

Le Directeur-Gérant : J. HETZEL.